VOIX POPULAIRE

# « Nowhere »: un lieu de résistance

**SPECTACLE • Dans « Nowhere » de Khalid Abdalla abordant notamment le génocide à Gaza, la scène devient une véritable archive de l'exil, de la révolte du possible et du silence entourant «l'identité politique arabe». Entretien avec l'artiste.**

Publié le 13 septembre 2025



"Nowhere" Photo Helen Murray

Dès les premiers mots en anglais signifiant « *Ici, c'est sûr* » , l'artiste et activiste anglais d'origine égyptienne déstabilise. La promesse se fissure aussitôt, suspendue dans l'obscurité par une question implacable: *et si nulle part n'était sûr?* Ce paradoxe, nourri par l'actualité de Gaza et l'héritage du colonialisme, irrigue son « anti-biographie », *Nowhere*.

Sur scène, il ne raconte pas une histoire ordonnée, mais compose une cartographie éclatée de mémoire et de politique. Il convoque les fantômes familiaux, le souffle du Printemps arabe, le silence pesant qui entoure l'identité arabe en Europe, et la violence du présent.

La pièce refuse toute linéarité — « fiction coloniale », rappelle-t-il. À la place, Abdalla propose une mosaïque. Certains spectateurs pourront se sentir désorientés : c'est aussi l'expérience de l'exil, de la rupture, de la surveillance. Car pour lui, le théâtre n'est pas un refuge mais un lieu de confrontation, un espace où les fantômes apparaissent et où l'on apprend à les accueillir avec chaleur.

Acteur, activiste, fils et petit-fils de prisonniers politiques, Abdalla retourne contre elle-même l'insulte de Theresa May — *« citizens of nowhere »* — pour en faire un terrain partagé. Ce soir-là, le théâtre devient ce sol fragile, hanté mais vivant, où naît une fraternité radicale. Au terme du voyage, il nous lance une question : où nous situons-nous ? La réponse n'est pas simple. Mais dans *Nowhere*, la difficulté elle-même trace le chemin de l'appartenance.

Conversation avec Khalid Abdalla.



Khalid Abdalla, “Nowhere”. Photo: Manuel Vason

**Vous ouvrez ce seul en scène avec : “Here, it’s safe.” Puis vous retournez la phrase : “What if nowhere is safe?” L’actualité de Gaza résonne immédiatement. Comment travaillez-vous cette idée de “nulle part” ?**

Le mot *nowhere* a une histoire pour moi. La première fois qu’il m’a frappé, c’est lorsque Theresa May a déclaré: *«If you believe you’re a citizen of the world, you’re a citizen of nowhere »* Cette phrase m’est restée.

À ce moment-là, je sortais de la révolution égyptienne et entrais dans la contre-révolution. Kate McGrath, de Fuel, m’avait demandé si j’avais une pièce en moi. J’ai répondu : peut-être, mais pas encore. J’étais encore au cœur de la rupture.

Je suis rentré au Royaume-Uni le lendemain du vote du Brexit. Puis il y eut Trump, puis le COVID, puis l’assassinat de George Floyd à Minneapolis, le 25 mai 2020. Mon corps m’a dit : *si pas maintenant, quand?* J’avais déjà esquissé un film intitulé *Citizens of Nowhere*.

Le COVID lui-même fut un “nulle part” : suffocant, isolant. En Égypte, beaucoup de mes amis étaient en prison. Soit on vivait en exil, soit on vivait dans le pays mais exilé de l’avenir qu’on espérait. En Grande-Bretagne, en Europe, en Occident, je vivais le silence qui entoure l’identité politique arabe. Dans les deux mondes, j’habitais ce *nulle part*.

Lorsque nous avons rassemblé les collaborateurs — projections, musique, mouvement — c’était en septembre 2023. Deux semaines plus tard, survint le 7 octobre. *Nowhere* contenait déjà la Palestine : on ne peut parler d’identité arabe sans elle. Mais dès lors, l’expression *nowhere is safe* a pris une gravité terrible, indéniable.

**Mais encore…**

Entre ces “nulle part”, j’existe. La pièce tente de convoquer ces fantômes politiques toujours présents. Il suffit de se mettre à l’écoute, de les nommer : ils apparaissent. Le théâtre devient un espace pour les accueillir, mais aussi pour les tenir dans la chaleur — créer une appartenance, même au milieu de la douleur. Et puis il y a une autre résonance : en anglais, *utopia* signifie littéralement “nulle part”. *Nowhere* est à la fois vide et promesse.

**Dans la pièce, les fantômes d’enfants sont aussi présents. Les vôtres, ceux de votre père et de votre grand-père. On sent que vous êtes hanté par ces jeunes manifestants d’Égypte — tués,**

**blessés, emprisonnés après Tahrir en 2011 — autant que par vos fantômes personnels. Comment avez-vous tissé cela dans votre solo ?**

Il y a dans la pièce une inquiétude née de l'identité, de la politique, du temps lui-même. La révolution est une rupture : soudain, l'impossible devient possible, avant d'être écrasé avant même d'avoir pu croître. Ce type de hantise reste en vous.

Je porte aussi mes enfants intérieurs. Nous les portons tous. Et j'ai toujours été fasciné par l'enfance de mon père. Son premier souvenir, m'a-t-il dit, c'est la visite à son propre père en prison. Son premier attachement : être assis sur ses genoux, derrière les barreaux. Cette réalité m'habite également.

C'est pourquoi j'appelle cela une « anti-biographie ». Ce n'est pas seulement l'histoire individuelle qui nous façonne, mais des forces plus vastes : le néolibéralisme, le colonialisme, l'exil. L'emprisonnement de mon père, son exil en Irak, étaient liés aux politiques économiques de Sadate avec la Banque mondiale. Ce n'étaient pas des choix, mais des structures imposées.

Le « anti » consiste à rendre visibles ces forces invisibles. On a tendance à considérer le néolibéralisme comme naturel — il ne l'est pas. Il détermine qui nous sommes autorisés à devenir. Je ne veux pas vivre dans un monde où le génocide décide si je dois risquer ma carrière ou ma sécurité. Pourtant, c'est bien ce qui se passe : les structures fabriquent les récits mêmes que nous sommes contraints d'habiter.



"Nowhere". Photo: Manuel Vason.

**A l'écran, on voit une immense ligne d'habits d'enfants. La séquence vidéo reste l'image la plus poignante de *Nowhere*. Le tissu parle là où les mots échouent. Comment en êtes-vous arrivé à ce choix ?**

Cette image vient d'une vidéo du collectif *Led By Donkeys***, filmée sur une plage de Bournemouth. Je l'ai intégrée au spectacle parce qu'elle rend visible à la fois l'ampleur de la perte et le respect dû à des corps qu'on ne peut montrer. Des milliers de vêtements avaient été disposés.

J'ai ensuite rencontré l'une des femmes qui avait participé. Elle m'a confié qu'après avoir étendu les habits, elle était rentrée chez elle mais n'avait pas pu rester : elle avait l'impression d'avoir laissé ses enfants derrière elle. Revenue sur la plage, elle y retrouva d'autres personnes, habitées par le même sentiment. Après le tournage, tous les vêtements ont été envoyés à Gaza.

Pour moi, cette image résonne avec les enfants intérieurs que je porte. Les enfants, c'est la vulnérabilité, le jeu, mais aussi l'avenir. La question reste toujours la même : quel monde sommes-nous en train de construire pour eux ?

**Votre chorégraphie dévoilant un corps contraint agité de force quasi-inconscientes est essentielle. Votre corps oscille entre retenue et éruption. À quel moment avez-vous su que la danse serait l'ossature du récit ?**

Jamais je n'aurais imaginé danser sur scène. Aux soirées, j'étais celui qui restait dans un coin. Mais en écrivant, je me suis senti attiré par le mouvement — comme une nécessité de libérer les formes de capture que mon corps portait.

J'ai eu la chance de travailler avec le chorégraphe libanais Omar Rajeh pendant les répétitions. Il m'a guidé dans un processus inattendu. Peu à peu, le mouvement est devenu central.

Ce qui compte pour moi, c'est que ces formes d'expression — la danse, la musique, même le passage au français — restent à portée du spectateur. Non pas impressionnantes, mais encourageantes : qu'il se dise *« moi aussi je pourrais le faire »*. C'est une vulnérabilité vécue comme une force, et une manière de créer une sécurité collective.

**Vous avez incarné des rôles marqués par les stéréotypes — le pirate de l'air dans *United 93* de Paul Greengrass, l'amant de Lady Diana dans la dixième et dernière saison de *The Crown* sur Netflix. Vous citez aussi *Reel Bad Arabs* de Jack Shaheen***. Comment cela a-t-il façonné votre regard ?**

J'ai été diplômé en 2003, l'année de la guerre en Irak, deux ans après le 11-septembre. C'était le monde dans lequel j'entrais comme acteur arabe. Il fallait sans cesse négocier la manière dont le regard dominant nous percevait.

Avec *Nowhere*, je voulais troubler ce regard. L'intimité avec l'expérience arabe passe souvent par le traumatisme — ce qui produit un regard biaisé : *pauvre de toi*. Mais, comme je le dis dans la pièce : *pauvre de moi, c'est pauvre de toi aussi*. Ces structures nous encadrent tous.

**Sur scène, vous qualifiez de génocide ce qui se passe à Gaza**** — armé et financé par les mêmes gouvernements qui soutiennent nos hôpitaux et nos écoles selon vous. Comment portez-vous cette contradiction ?**

Pour moi, cela révèle une maladie au cœur de nos sociétés : qui nous considérons comme humains, qui nous pleurons, qui nous déshumanisons.

J'essaie de faire de la fin de la pièce un espace de confrontation. Chaque représentation change selon le moment. Après tout ce passé convoqué, les rires, les larmes, je demande : *où en sommes-nous maintenant ?*

Cette contradiction est aliénante. Je me réveille avec des images de décombres sur mon téléphone, puis je traverse les rues immaculées de Suisse ou je monte dans un bus gratuit à Genève. Normalité d'un côté, complicité de l'autre. Cette fracture est profondément déstabilisante.

**Au plateau, vous confrontez aussi le néolibéralisme — à travers des images d'actualité, (Ronald Reagan, Donald Trump, ls signature de l'accord portant sur l'autonomie de Gaza et Jéricho, le 13 septembre 1993…), des photos de famille sous formes de petits tirages défilant sous une caméra surplombante. Pourquoi était-ce essentiel ?**

Parce que le néolibéralisme façonne notre monde bien plus qu'on ne le reconnaît. Pourtant, le mot lui-même met encore les gens mal à l'aise : beaucoup font semblant de le comprendre sans vraiment connaître son histoire.

En juxtaposant des photos de famille et des événements politiques — des sourires d'enfance à côté de guerres, d'assassinats, d'apartheid — je voulais montrer comment l'intime et le global s'entrelacent. Nous sommes tous des enfants du néolibéralisme, que nous l'admettions ou non.

Propos recueillis par Bertrand Tappolet

*Theresa May reste associée à une lutte acharnée contre l'immigration, marquée par une volonté de réduire drastiquement les arrivées au Royaume-Uni, quitte à susciter de vives controverses. Membre du Parti conservateur, elle a été Ministre de l'Intérieur de 2010 à 2016, puis Première ministre du Royaume-Uni de 2016 à 2019, succédant à David Cameron après le référendum sur le Brexit, *ndr*.

** Le collectif britannique *Led By Donkeys*, connu pour ses actions de rue mêlant humour, dénonciation politique et images spectaculaires, a marqué les esprits en novembre 2023 avec une installation bouleversante : plus de 12 000 vêtements d'enfants étendus sur une plage de Bournemouth, côte Sud de l'Angleterre. Chaque habit représentait un enfant tué à Gaza. Par ce geste d'une simplicité radicale, le collectif a rendu visible l'ampleur de la tragédie et offert un espace de deuil à distance, là où les corps ne pouvaient être montrés. Après l'action, tous les vêtements ont été envoyés à Gaza — transformant l'installation en acte de solidarité concrète autant que symbolique, *ndr*.

*** Dans cet essai paru en 2006 et qui doit être nuancé pour les dernières années avec des films comme *The Mauritanien* (2021) et *The Covenant* (2023) notamment, Shaheen montre que dans l'immense majorité des films hollywoodiens étudiés, les personnages arabes sont représentés de façon stéréotypée, négative, voire déshumanisante. Ils sont souvent les « méchants », les terroristes, les fanatiques religieux, les financiers cupides, les cheiks décadents, les voleurs, ou les personnages exotiques, orientaux, mystiques, *ndr*.

**** Gaza est évoqué en anglais dans *Nowhere* notamment dans un passage ici résumé :
« Si *Plus jamais ça* doit guider nos vies, alors ce doit être pour tous — non pour la suprématie d'un peuple sur un autre. Sans égalité des droits, il n'y aura jamais de paix, seulement du racisme, comme les Palestiniens le rappellent depuis des années. Aujourd'hui, alors que la famine sévit à Gaza, il n'est presque plus controversé de dire qu'Israël est devenu l'auteur d'un génocide, armé et financé par les mêmes gouvernements qui prétendent défendre nos hôpitaux et nos écoles.
Rester avec cette vérité, c'est affronter un monde qui nous a façonnés. Chaque matin, les images brisent. Toute une vie à s'habituer à voir des corps arabes massacrés, et à savoir que dénoncer, cela peut coûter une carrière ou une liberté, au lieu d'être reconnu comme un chemin vers la justice et la paix. », *ndr*.